

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

180

quinzième année

Décembre 1968

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	4 F	

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1968 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1968. N° 424 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUINZIÈME ANNÉE

DÉCEMBRE 1968

SOMMAIRE

La violence, par ANDRÉ BAUDRY	473
Droits de l'homme, par MARC DANIEL	477
L'amour turc à Alger d'après ses détracteurs chrétiens, par B. DURANT (<i>suite</i>)	479
21 mars 1626, par JUAN GARCIA	485
L'irréparable, par RAPHAËLLE SORIANA	488
Lettre à un ami, par YVES FERSEN	492
En lisant Voltaire, par JACQUES FREVILLE	496
De la cave au soleil, par ROGER FOUCHER	503
Au jardin de ton cœur, poème de MICHEL ERIQUE ..	472
LIVRES :	
<i>L'autre personne</i> , de Lucie FAURE	510
<i>L'œuvre au noir</i> , de Marguerite YOURCENAR	512
<i>Le désert</i> , de Jean DAVRAY	513
<i>L'homme et l'enfant</i> , d'Arthur ADAMOV	514
CINÉMA :	
<i>Le détective</i> , de Gordon DOUGLAS	517

AU JARDIN DE TON CŒUR

DÉDIÉ A R...

*J'ai crié à tout temps : « J'aime ».
Au jardin de ton cœur
J'ai cueilli une rose,
Elle m'apporte bonheur
Et beaucoup d'autres choses.
J'ai comme l'abeille
Aspiré tes bienfaits,
Crié à l'éveil
De ton cœur, Bien-Aimé.
Au jardin de ton cœur,
J'ai versé une larme,
Elle m'apporte rancœur
Et bien d'autres alarmes.
J'ai comme soleil
Séché les pleurs versés,
Crié à l'éveil
De ton cœur, Bien-Aimé.
Au jardin de ton cœur
J'ai frôlé la terre ferme,
D'une muse vainqueur,
J'ai crié à tout temps : « J'aime ».
Adieu O! Passé qui s'ose
Parfois aventurer
La terre ou pousse Rose,
Fleur de mon Bien-Aimé.
Quand se lève l'aurore
Au jardin de nos deux corps
J'appelle avec efforts
L'amour, l'amour encore.
Au jardin de ton cœur
Le parfum de la Rose
M'a donné le bonheur,
J'ai quitté le morose.*

(suite page 495)

LA VIOLENCE

par ANDRÉ BAUDRY.

Ce terme a toujours existé dans le langage des hommes. Il a toujours été actualisé, vécu.

Mais, ces derniers mois, il est certainement revenu plus souvent dans la bouche de la plupart, comme dans les écrits.

Que ce soit au Parlement français au moment des événements de mai-juin 1968, dans les discours de Paul VI à Bogota, dans ceux du Secrétaire général de l'O.N.U. ou des dirigeants de Prague...

Et les rues de Rome comme celles de Paris ou de Berlin et de Mexico ont connu la violence.

Elle est aussi souvent au cœur de l'homme devant l'injustice, la bêtise, la cruauté. Elle est entretenue presque toujours par des pouvoirs inhumains, hautains, des « justices » qui ne sont que des injustices, elle se tait souvent, puis elle éclate. C'est alors, par exemple, la grève générale de ces derniers mois dans ce pays.

Il semble que ce ne soit que par la violence que l'on puisse obtenir quelque chose, non du superflu, mais le strict nécessaire, le quotidien, ce de quoi l'homme est affamé et assoiffé.

Sa patience est mise à l'épreuve, les gouvernements, les églises, les maîtres, les patrons, les parents, les voisins, tous s'emploient à exciter, à énerver, à déplaire, à déchirer, à condamner...

Et le jour J arrive.

Puis-je dire que depuis des millénaires, si les homophiles l'avaient voulu, eux, qui au fond de leur cœur, cultivent souvent comme une fleur rare et précieuse cette violence, auraient pu descendre dans les rues et créer la violence ? Et ils sont assez nombreux pour le faire. Qu'est-ce que sont

ces poignées d'étudiants ici et là à côté des millions d'homophiles de chaque nation ?

Oui, nous le pourrions.

Nous le pourrions parce que nous ne pourrions toujours supporter d'être condamnés sans jugement, et de l'être toujours, et irrévocablement, et de l'être par des individus incompetents et qui cultivent l'hypocrisie.

Nous ne supporterons pas toujours que des individus dits parlementaires décrètent stupidement l'homophilie fléau social...

Nous ne supporterons pas toujours que des moralistes, sans tenir aucun compte de l'humain, jettent en prison des homophiles pour des faits mineurs. (J'ai lu, avec quel intérêt, on s'en doute, les comptes-rendus du congrès français de criminologie qui s'est tenu à Montpellier fin septembre et au cours duquel d'éminents magistrats ont su réclamer pour la justice, plus de compréhension humaine.)

Nous ne supporterons pas toujours que des moralistes, des philosophes, des écrivains, des journalistes, des hommes d'église, jettent en pâture les homophiles pour que le monde les dévore mieux.

La liste serait interminable si l'on devait ici et maintenant dresser la martyrologie des homophiles. Et à quoi bon ?

Nous ne faisons que dire qui si nous voulions, nous pourrions... et qu'ainsi, aussi, peut-être, nous vivrions mieux.

A dessein, je viens d'écrire : « peut-être »...

En effet, en tout cas, pour *Arcadie*, et ceux qui lui font confiance, il n'est pas question, il ne sera pas question de violence.

Nous ne demanderons pas aux homophiles de descendre dans la rue, de tout casser, de faire trembler les pouvoirs établis, pour d'une part mieux attirer l'attention sur eux, et pour d'autre part contraindre, sous la menace, les pouvoirs à changer leurs lois et leurs méthodes.

Nous souhaitons seulement et de quel cœur et de quel espoir, que chaque chose étant à sa place, nous soyons à la nôtre, qui n'est pas celle de l'immoralité, de l'amoralité, du vice, du déséquilibre, du danger social.

C'est pourquoi — dans la dignité — dans le respect des lois et des individus — nous ne cesserons de réclamer la justice.

Je pense à un archevêque d'un pays d'Amérique latine qui a eu le courage de dire que la violence était parfois

légale, et qu'elle était l'ultime recours qu'avaient les hommes pour faire avancer le règne de la justice, de la fraternité, le droit au bonheur.

Avec une telle bénédiction, nous pourrions donc nous aussi nous révolter contre les hommes qui nous condamnent sans jugement.

Encore une fois, ce ne sera pas notre tactique.

Nous pensons pouvoir obtenir plus par nos réflexions et nos recherches constantes, nous souhaitons seulement qu'il y ait toujours plus d'esprits lucides et intègres pour se joindre à nous, afin de faire la lumière dans ce maquis.

Nous pensons bien d'ailleurs avoir déjà obtenu plus par notre discrétion et notre sérieux que si nous avions été des excités, des tapageurs.

Quelles que soient ces révoltes, ces révolutions, ces cris et ces colères, ces barricades et ces morts, nous devons bien nous persuader que tout ce qui touche aux mœurs, du moins dans nos pays, n'entraînerait pas l'adhésion de tout un peuple, ou même d'une partie de ce peuple.

La très épaisse couche d'hypocrisie qui recouvre tous les faits sexuels est telle qu'il n'est pas question de pouvoir la dissoudre par des mots et par des affiches dans la cour de la Sorbonne ou d'ailleurs.

C'est une révolution qui ne peut se faire que par toujours plus d'études désintéressées, que par des exemples typiques de vie équilibrée.

Arcadie s'emploie à faire avancer l'heure de la vérité.

Elle est aidée par quelques hommes clairvoyants et courageux. Un Ullerstam en Suède, un Dallayrac en France, ou un abbé Oraison, et chaque nation en possède, dans des disciplines diverses.

C'est par ce moyen que la cause homophile pourra être entendue, comprise, admise. C'est pourquoi nous souhaitons tant que pour notre prochain congrès des hommes représentatifs soient au milieu de nous pour mieux nous connaître et pour nous livrer leurs réflexions sur un problème qui ne peut laisser personne indifférent. S'il y a deux millions d'homophiles en France, en Italie, en Angleterre... un sur vingt, comme ce fut écrit, aucun homme de pensée et de cœur, quelle que soit sa fonction, ministre, évêque, parlementaire, professeur, médecin, magistrat, père et mère de famille, ne devrait s'en désintéresser.

Et pourtant presque tous s'en moquent.

Ils ne veulent connaître de l'homophilie que l'homophile délinquant, vicieux, dangereux pour l'ordre établi ou pour les enfants... ou pour la sécurité de l'Etat... ou inutile.

C'est à nous, toujours, avec une certaine violence, on me comprend, de contraindre nos adversaires et nos juges à réexaminer le problème.

Mais beaucoup d'homophiles, paralysés par la peur, par des siècles de catacombes, n'osent rien, ou si peu.

Et leur peur est telle qu'ils ne veulent pas même aider une organisation comme *Der Kreis*, hier, en Suisse, comme *Arcadie*, aujourd'hui.

Tant que les choses seront ce qu'elles sont pour la plupart des homophiles, qu'ils n'espèrent pas être mieux compris et être admis dans la société, cette insertion, c'est leur travail.

Que la violence que très souvent leur cœur nourrit contre les autres, il l'exercent contre eux; oui, qu'ils se violentent eux-mêmes pour être toujours davantage des hommes dignes et courageux.

Que la justice qu'ils réclament — et à laquelle ils ont droit — ils l'acquièrent par leur comportement viril, courageux, digne.

Le jour où tous les homophiles seront groupés — et quelle force ils représenteront — le jour où les comptes pourront être faits et que le bilan leur sera largement positif, ce jour-là, si on les méprise encore et si on les jette en prison, ce jour-là ils auront le droit de laisser libre cours à la violence.

Mais pour maintenant, qu'on me croie, la sagesse qui permettra un meilleur avenir, commande de vivre dignement et de militer avec *Arcadie* dans la voie qu'elle s'est donnée et qui est celle d'une réflexion sereine et pacifique, d'une action quotidienne auprès des hommes pour les mettre devant leurs responsabilités.

ANDRÉ BAUDRY.

DROITS DE L'HOMME...

Le vingtième anniversaire de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme (qui fut adoptée à Paris en 1948 par l'O.N.U., s'en souvient-on encore ?) donne lieu, ces temps-ci, à une fort belle exposition aux Archives Nationales (1).

Aucun Arcadien ne devrait négliger d'y aller méditer sur cette grande et rude aventure que fut, depuis le Moyen Age, la conquête des libertés fondamentales qui nous paraissent, aujourd'hui, aller de soi, mais qui sont en réalité toutes récentes et toutes fragiles encore.

Des documents émouvants, parfois bouleversants, nous rappellent que, voici deux siècles à peine, on torturait dans notre pays pour des questions de foi religieuse; on emprisonnait pour une critique voilée à l'égard du gouvernement; et l'égalité devant la loi n'était pas reconnue aux citoyens. (A vrai dire, l'est-elle tellement de nos jours, malgré les principes... ?)

Les organisateurs de l'exposition ont eu l'excellente idée d'associer aux « droits de l'homme » classiques (liberté, égalité...) ceux dont la conquête, encore imparfaite, est en pleine évolution : législation du travail, égalité des races, égalité des sexes...

Sans doute, comme le dit, dans le catalogue de l'exposition, le Directeur général des Archives, M. André Chamson, « il est trop clair que dans ce domaine rien n'est jamais conquis de façon définitive ». A côté des vitrines sur le Front Populaire de 1936 et sur le droit de vote féminin, on ne peut s'empêcher d'imaginer les vitrines (absentes...) sur l'Espagne franquiste, sur la Grèce des colonels, sur l'Afrique du Sud ségrégationniste, sur la Tchécoslovaquie de l'automne 1968, sur l'U.R.S.S. et ses bagnes pour écrivains, sur les ghettos noirs des U.S.A., sur l'Inde et sur le Biafra où c'est le droit à la vie qui est bafoué...

(1) Hôtel de Rohan, 87, rue Vieille-du-Temple. Tous les jours sauf le mardi, jusqu'au 31 janvier 1969.

Mais, visiteur homophile, c'est surtout une autre lacune qui m'a frappé, car elle est révélatrice.

L'exposition des Archives Nationales (dont le premier document remonte à l'an 834) s'est voulue complète pour toute l'histoire des libertés dans notre pays. Le servage, l'Inquisition, les persécutions d'hérétiques, les lois contre les Juifs et les Protestants, sont illustrés. La lente marche vers la noble Déclaration de 1789 est retracée avec soin. Il y a même un procès de sorcellerie, exposé sous le n° 121, avec allusion à la malheureuse femme « arse et brûlée toute vive et son corps réduit en cendres ».

Mais l'injustice dont souffrent, depuis le V^e siècle, les homosexuels (ou les « sodomites », si l'on préfère) n'est même pas évoquée.

Seule catégorie d'hommes qui, aujourd'hui encore, souffrent d'une injustice législative fondamentale dans beaucoup de pays (et même en France, grâce à Pétain et à ce M. Mirguet...), les « droits de l'Homme » ne sont pas faits pour eux.

Et ce qui est pire, c'est que personne, ou presque, ne s'en préoccupe, en-dehors d'eux-mêmes. Je crois bien que seuls les homophiles qui visiteront l'exposition de l'Hôtel de Rohan s'apercevront de la lacune que je viens de dire : le reste du public n'y songera même pas — pas plus que n'y ont songé, j'en suis sûr, les organisateurs de l'exposition. Ce n'est pas la conspiration du silence : c'est l'ignorance que le sujet existe.

C'est cela qui est grave, et qui est scandaleux. Entre l'Affaire Calas et l'édit de tolérance pour les Protestants, il s'est écoulé vingt-cinq ans; entre le procès d'Oscar Wilde et la loi légalisant l'homosexualité en Angleterre, soixante-douze ans. Quel drame faudra-t-il attendre pour que le droit à la liberté du choix sexuel soit reconnu au nombre de ceux qu'il n'est permis à personne d'ignorer ?

MARC DANIEL.

L'AMOUR TURC A ALGER, D'APRÈS SES DÉTRACTEURS CHRÉTIENS

par B. DURANT (1).

Nous regardant l'un l'autre en cet état, la nuit se passa, et sur les cinq heures du matin (c'était le 22^e jour d'août), nous découvrîmes deux grands navires qui venaient à voiles tendues droit à nous. Cela nous obligea de prier le Maître de notre navire de mettre les voiles au vent; mais il demeura opiniâtre. Chacun dit ses raisons, et ce Maître qui n'en avait pas, était incapable d'en entendre. Environ deux heures avant midi, les deux navires se joignirent à la caravelle, tous encore sans pavillons. Alors en un moment, ils nous gagnèrent le flanc à pleines voiles à la portée d'un mousquet. Il y avait sur la poupe du plus grand navire, un Turc qui tenait une banderole brouillée entre ses bras, avec un esclave Chrétien, qui cria en flamand : « Strpeht voor Argiers », ce qui est autant à dire que : « Rendez-vous à Alger. » Après ce cri, celui qui tenait la banderole, l'abandonna au vent. Elle était de couleur verte, semée de demi-lunes d'argent entrelacées. Il est aisé de conjecturer combien nous fut agréable cette banderole, et de se voir emmener à Alger. Aussi, nous proposâmes à notre Maître de parlementer, à condition qu'ils nous mettraient à la première terre des Chrétiens, et que nous leur donnerions trente-deux mille patagons que nous avions dans notre navire : car il arrive quelquefois que quand les Turcs prennent quelque navire par accord, ils tiennent parole et mettent les prisonniers sur la terre des Chrétiens le plus tôt qu'il leur est possible. Mais notre bon Maître, au lieu de parlementer, demanda s'il aurait bon quartier; on lui répondit des navires Turcs : « Oui, oui, bon quartier. »

(1) Voir *Arcadie*, n° 179.

Sans différer, ce valeureux Maître, jugeant qu'il avait assez négocié, fit dévaler la rade sur le tillac, ôter la banderole de la poupe, et avec trois ou quatre de ses mariniérs, abandonna son navire, et avec l'esquif, vogua vers les navires turcs, pour se rendre entre les mains de ses ennemis.

Alors, les soldats Turcs, désireux de piller et de butiner, vinrent à l'instant avec un esquif dix ou douze à notre bord, sous la conduite d'un capitaine qui fut le premier qui entra dans notre navire. Il était Anglais de nation, mais renégat; et comme j'étais pour lors sur le tillac, il me demanda de quelle nation j'étais, et si j'étais marchand; je répondis : « Je suis Dunkerquois, et soldat de ma profession. » Sur quoi, il répliqua en flamand : « Patience, Frère, c'est la fortune de guerre : aujourd'hui pour vous, et demain pour moi. » Je lui donnai l'argent que j'avais sur moi; et en même temps un autre Turc mit sa main dans ma poche, prenant mon étui, mon mouchoir, mon Chapelet, mes Heures : lesquelles il me rendit avec le mouchoir; mais il retint le Rosaire avec l'étui, à cause de quoi il disait que j'étais chirurgien.

« Après avoir pillé ceux qui étaient sur le tillac, et dans la poupe, ils nous menèrent avec l'esquif au bord d'un de leurs navires, laissant au bord du nôtre pris, douze Turcs pour le gouverner : et comme le vent était au Levant, ils tournèrent le navire vers la côte d'Espagne, et en deux jours nous reconnûmes le Cap de Galice, que l'on appelle le Cap del Mort...

« J'étais jusques ici comme dans un sommeil, où l'on voit d'étranges fantômes, qui causent de la crainte, de l'admiration, et de la curiosité; prenant garde aux diverses langues (car on y parlait turc, arabe, franco, espagnol, français, flamand et anglais), les habits étranges, et les armes différentes, avec les cérémonies ridicules, quand ils font leurs prières, vous assurant que tout ceci me donnait matière pour spéculer. Mais comme l'admiration, la crainte, la curiosité et la mélancolie ne me donnaient pas à manger, et que mon estomac m'en demandait à cause de la faim, je me rangeais avec quatre esclaves chrétiens, lesquels, nonobstant qu'ils ne reçussent pour leur ration que du biscuit, faisaient quelquefois du potage de riz, ou de quelque chose qu'ils avaient apporté de la terre. Et il faut savoir que ces esclaves étaient venus avec un des navires d'Alger : car les Turcs sur la mer emploient des esclaves

chrétiens pour matelots. Le vent était encore favorable. C'était le onzième jour de notre prison, et nous étions dans le Détroit de Gibraltar...

« Le troisième jour après que nous eûmes passé ce Détroit, nous fûmes au soleil levant vis-à-vis de la ville d'Alger, alors le capitaine fit tirer le salut. A ce bruit, tous les curieux de la ville vinrent sur la grève, et comme je dormais avec treize autres chrétiens, chacun avec un pied enchaîné, on avait déjà mouillé l'ancre, avant que nous fussions délivrés ou déferrés. Après que j'eus le pied libre, je montai sur le tillac, d'où je voyais la marine couverte d'Arabes. Je demandai au Capitaine (qui était un homme affable) quelle sorte de gens c'étaient : car ils n'avaient autre sorte d'habits, que trois ou quatre aunes de drap enveloppé autour du corps sans qu'aucun tailleur y eût mis la main : il me dit : ce sont des pauvres et des villageois de ce pays-ci.

« C'est ici que commence notre tragédie. »

Le plus étrange trait du récit qu'on vient de lire est peut-être la véritable hypnose qui semble avoir saisi le capitaine du navire sur lequel naviguait Aranda à la vue du bateau corsaire. Il est fasciné au point de ne pas faire un geste pour se défendre. Ceci donne une assez bonne idée de l'atmosphère de l'époque et de la réputation que s'étaient taillée les Barbaresques :

« J'étais jusques ici comme dans un sommeil », note pour sa part Aranda, en un alexandrin admirable et inconscient que l'on ne s'étonnerait pas de trouver dans *La Fontaine*. Le jeune homme au sort duquel nous avons décidé de participer, s'il secouait cet engourdissement, pouvait observer dès son transport sur le navire corsaire des représentants des groupes les plus significatifs de la population d'Alger, et éprouver un avant-goût de ce qui l'attendait là-bas.

Diego de Haëdo nous le dit :

« ... dès qu'une bonace survient et que la tempête ne les trouble plus, ils (les corsaires) se mettent aussitôt à croiser librement de côté et d'autre pour chercher et attendre les barques et bâtiments chrétiens... sans jamais se reposer ni jour, ni nuit, que le vent soit favorable au contraire, toujours marchant à la rame et sans jamais hisser la voile, pour éviter d'être vus de loin, coupant, comme ils disent, le vent dans les bras des chrétiens, et même navigant ordinairement, ainsi que l'exige l'art de la Course, à

toute force, vent debout et contre les courants marins. Que l'on se figure donc... les fatigues, les angoisses, les suées des misérables captifs qui, à toute heure et toujours, sans aucun répit, si court soit-il, doivent tirer l'aviron...

« Et ce n'est pas tout : à une bête de somme ou à un mulet employé à apporter à la maison des provisions d'eau et de bois, on donne sans faute la paille et la litière quand sa besogne est terminée; mais un chrétien qui rend l'âme et les entrailles à force de ramer jour et nuit et qui est toujours en sueur, qu'est-ce qu'on lui donne, qu'est-ce qu'on lui fait, comment le traite-t-on? Comme nourriture... on lui donne un peu de mâchemoure réduite en poussière ou deux ou trois morceaux de biscuit puant et presque pourri; dans de rares circonstances et à titre de régal, on y ajoute un peu d'eau acidulée qui donne à ce biscuit sans saveur un semblant de goût, et voilà toute la nourriture du malheureux et désespéré rameur. Comme boisson, c'est à chacun de prendre l'eau qu'il peut lorsque le bateau en fait quelque part en toute hâte et presse pour éviter d'être signalé; à défaut de ce faire, un chrétien peut crever de soif sans trouver personne qui lui donne ou lui fasse donner une gorgée d'eau...

« Quant aux traitements, ils reçoivent de terribles coups, toujours renouvelés, à l'aide de bâtons durs et noueux d'olivier ou de grosses courbaches de nerfs de bœuf et de fortes cordes de chanvre, qui sont maniés à deux mains et lancés à toute volée, non pas par un seul, mais par le Raïs aussi bien que par les Turcs ou renégats qu'il y a dans la galère ou la galiote; tous se font bourreaux et exécuteurs, tous sautent dans la course, les uns à droite, les autres à gauche, déchargent d'épouvantables coups sur les chrétiens nus, chacun s'efforçant de se montrer plus cruel que son voisin, leur cinglant les épaules, les blessant à la tête, leur broyant les os, bref, ne laissant aucune partie du corps qui ne soit martyrisée, noire, mâchurée, couverte d'atroces meurtrissures; les bancs ruissellent du sang chrétien qu'ont fait jaillir les bâtons et les courbaches qui s'abattent de toutes parts; tout sentiment de pitié est mis de côté et les malheureuses victimes se trouvent estropiées des bras et des jambes. Et cette rage est ordinairement si répandue chez eux tous, que même ces vils valets Mores et renégats se lèvent de leurs bancs pour distribuer aussi des coups de poing, de pied et de fouet, des soufflets à ces malheureux chrétiens près de rendre l'âme et qui rament de toutes leurs

forces. Cela ne suffit pas encore, on en voit beaucoup qui se précipitent sur ces misérables et qui, animés d'une rage sauvage, leur arrachent les oreilles à coups de dents et leur tranchent les narines, ce qui est un spectacle quotidien.

« Aussi, un de ces bâtiments ne semble être autre chose qu'un enfer dans lequel s'agitent de toutes parts des démons infligeant tous les genres de supplices aux chrétiens; on n'y entend autre chose que le retentissement de coups provenant de l'une ou l'autre espèce de tourment, que les paroles infernales lancées par les persécuteurs : chiens, dogues, cornards, canailles, ennemis de Dieu, maudit soit ton Christ, maudites soient ta loi et ta foi, maudit soit le Dieu que tu adores et à qui tu crois... Puis ce sont les ordres relatifs à la navigation...; enfin pour boire, manger, dormir et faire tous les menus services du bateau ou pour tout ce qui concerne les rameurs, ces barbares ne peuvent rien dire ou ordonner sans employer le bâton, les coups de pied, les ruades, les coups de poing, bourrant et suppliciant sans trêve ces misérables captifs... »

Haëdo, emporté par sa fureur épique, peut avoir exagéré. Mais enfin les rameurs étaient traités sans douceur, surtout lorsqu'ils s'agissait de faire force de rame, soit pour gagner sur une nef qu'on voulait aborder, soit pour s'enfuir quand décidément l'on avait affaire à trop forte partie. Et notre jeune homme, effrayé par les hurlements et les coups, avait tôt fait de comprendre qu'il valait mieux obéir à un Turc et à un renégat que de les contrarier.

Jusqu'ici, pas trace d'homosexualité; le garçon peut encore se demander ce qu'on lui veut, et ce qu'on fera de lui.

Les corsaires ont aussitôt pris tout l'argent qui se trouvait sur le bateau. Sur l'apparence aisée de certains passagers, ils ont tout de suite fondé un espoir de rançon. Si le bateau, parmi l'équipage, transportait des charpentiers, serruriers, calfats et autres spécialistes utilisables dans le port d'Alger, ils se sont félicités de l'aubaine. Mais les jeunes gens, nombreux sur un bateau, soit comme mousses, comme marins, soit comme passagers, ni riches au reste, ni spécialistes, à quoi pourraient-ils bien servir? Ils se disaient que, comme les pauvres gens et les vieux, on allait les placer au bain et les affecter aux travaux publics. Toute la journée, ils allaient devoir peiner sous le soleil, sans boire

ni manger, sous les coups des esclaves gardiens et les quolibets de la populace. Il n'est pas interdit de penser que, dès le moment de sa capture, le garçon que nous avons imaginé échafaude des plans pour échapper à ce sort à n'importe quel prix.

(Soit dit en passant, pour les raisons évidentes de leur inutilité dans l'équipage, et de l'insécurité où elles étaient en tant que passagères, les femmes et les jeunes filles sont beaucoup plus rares sur un bateau, à cette époque, que les jeunes gens. Et capturées, si elles sont regardées comme de bonnes prises, c'est surtout en raison de la rançon que leur famille ne manquera pas de verser pour elles.)

Arrivé à Alger, dans ce port florissant, un des plus actifs, sinon le plus actif de la Méditerranée occidentale au XVII^e siècle, entre les mains de qui le jeune homme va-t-il tomber?

(à suivre)

B. DURANT.

DOMINIQUE DALLAYRAC

DOSSIER HOMOSEXUALITÉ

« Toute la vie de l'homosexuel n'aura été qu'un long combat pour son droit de vivre et de s'exprimer »

UN TRÈS IMPORTANT OUVRAGE...

Ed. R. Laffont — 415 p. — 25,80 F

21 MARS 1626

par JUAN GARCIA.

21 mars 1626.

Qu'est-il arrivé ce jour-là ? Est-ce l'anniversaire d'une bataille ? la découverte d'une terre inconnue ? doit-on l'inscrire sur le calendrier au nombre des dates importantes dans l'histoire de l'humanité ?

Non. Le 21 mars 1626 fut un jour banal, un jour comme les autres. Sans doute faisait-il beau, puisque c'était le début du printemps. Un de ces matins de Madrid où l'air est doux et caressant.

Seulement, de cette matinée sans histoire et sans importance, une chronique de l'époque nous a transmis le fait-divers suivant : « On a brûlé deux jeunes garçons pour cause de péché abominable. L'un d'eux a hurlé tout au long du trajet jusqu'au bûcher. Toute la Cour en a été bouleversée » (1).

Comment ne pas frémir à cette lecture ? Comment ne pas sentir le cœur s'accélérer ? « Deux jeunes garçons ». Quel âge pouvaient-ils avoir ? De douze à quinze ans sans doute, puisqu'au-delà on aurait plutôt dit « des jeunes gens ». Alors, treize ans ? quatorze ? On les imagine avec des corps harmonieux, des visages gracieux, et de grands yeux verts assombris par la terreur et l'épouvante. Oui, comment ne pas éprouver un sentiment de rage et de douleur impuissante, comment ne pas sentir les larmes nous monter aux yeux à la pensée de cette cruauté inutile, qui, pour comble d'infamie, revêtait le masque de la religion ?

Aujourd'hui, en 1968, les pires ennemis de l'homosexualité voient en une telle exécution un crime, une folie, un fanatisme, un assassinat. Crime commis par des hommes

(1) José Deleito y Piñuela, *La Mala vida en la España de Felipe IV.*

graves et sérieux qui appliquaient, avec une foi rigide en son caractère éternel et immuable, ce qu'on appelait alors la « loi », ignorant que la loi doit être, comme toutes choses en ce monde, soumise à la raison, à l'intelligence, aux conditions de temps et de lieu. Aucun de ces hommes, à coup sûr, ne s'arrêtait à réfléchir sur la justice ou l'injustice de la loi. Aucun ne songeait que ces malheureux garçons s'étaient bornés à suivre les impulsions de leur nature et les élans de leur cœur. Aucun n'était frappé du fait que leur prétendu crime ne laissait ni sang ni victimes. Crime de caresses et de baisers; crime, non de mort, mais de vie, car l'amour, quel qu'il soit, est foi et espérance.

Non, ces hommes sévères et graves ne savaient pas que ce qu'ils condamnaient est un acte qui fait partie de la nature créée par Dieu, et qui existe chez tous les peuples, dans toutes les races, à toutes les époques, sous toutes les religions.

Certes, ces pauvres garçons de treize ou quatorze ans ignoraient — eux qui, selon toute probabilité, ne savaient ni lire ni écrire — que, bien des siècles plus tôt, une loi religieuse avait parlé d'une ville nommée Sodome, où des anges en visite avaient failli être violés, et que, pour cette raison, Dieu l'avait condamnée à périr brûlée. S'ils avaient su lire la Bible, ils y auraient aussi appris que Dieu avait puni du même châtement bien d'autres villes pour d'autres crimes, y compris celui d'avoir voulu faire le recensement des habitants! Toutes ces condamnations avaient été oubliées au cours des siècles, — sauf celle de Sodome.

Puis vint Jésus-Christ, prêchant l'amour et la miséricorde. Mais beaucoup de ses disciples, eux, ne rêvaient que feu et vengeance, et c'était à cause d'eux qu'en cette matinée de mars, deux garçons mouraient dans les flammes sur une place de Madrid, les yeux pleins d'horreur et de mépris pour ces hommes qui parlaient de loi et de dogme et qui ignoraient le secret des cœurs et de la nature.

Quant à nous, nous ne pleurerons pas sur ces enfants — ce qui serait trop facile — mais sur les juges qui les assassinèrent en croyant faire œuvre agréable à Dieu. Nous pleurerons sur ces hommes qui furent contraints d'appliquer une loi injuste, et qui ne surent pas trouver en eux le secret de l'adoucir par la charité et la miséricorde. Ils étaient aveugles et ils ne virent point. Où qu'ils soient maintenant — au ciel, en enfer ou en purgatoire — ils savent que leur crime déguisé en justice fut inutile, car

l'amour homosexuel continue et continuera toujours à exister parmi tous les autres amours. Les peuples les plus civilisés (ce qui ne signifie pas les plus forts militairement, ni les plus puissants économiquement) acceptent maintenant l'homosexualité, car ils se sont rendu compte que les questions sexuelles doivent être pensées et résolues par l'intelligence, et non par une loi datant de milliers d'années et issue d'un tout petit groupe humain.

Après tout, le 21 mars 1626 ne fut peut-être pas un jour si banal qu'il y paraît. Ce jour-là, l'amour homophile a compté deux martyrs de plus.

JUAN GARCIA.

ROGER PEYREFITTE

LES AMÉRICAINS

Ed. Flammarion — 28 F

RELIURES

Une reliure par année

— 15 F (port compris) —

— en vente immédiate —

1968-1969

L'IRRÉPARABLE...

par RAPHAELLE SORIANA.

I

Myra et Laurence s'étaient retrouvées après une longue éclipse — les chemins de la vie divergent bien souvent — mais leur amitié survivait. Atablées autour d'un whisky dans un petit bar de la Rive gauche, elles bavardaient joyeusement. A propos de tout et de rien elles évoquaient les heures de leur studieuse jeunesse.

— Te souviens-tu d'Aline Vignal, devenue Mme Duchemin ? dit soudain Myra. Nous étions ensemble à la Fac.

— Si je m'en souviens, s'exclama Laurence. Tu me le demandes. Elle m'a joué un assez vilain tour.

— Sais-tu aussi le mal qu'elle m'a fait ?

— Non, mais je m'en doute. Dès sa jeunesse elle promettait.

— Eh bien ! quand nous travaillions ensemble à Ruthaz dans la fabrique de chaussures, je devais passer chef du personnel, à l'ancienneté. Aline brigua le poste. Elle a tout employé : la calomnie, les intrigues de son mari — très doué pour ce genre de choses — les coucherics à droite et à gauche : tu me croiras si tu veux, elle a réussi à m'éliminer. C'est inouï. De dégoût j'ai quitté la ville et, avec beaucoup de retard, j'ai obtenu un poste supérieur à la maison principale à Paris. C'est une revanche mais l'amertume demeure.

— Malgré tous les obstacles tu as fini par gagner, tu vois, dit Laurence. Peut-être lui donnera-t-on la Légion d'Honneur comme à M. Homais qui était pourtant moins nuisible... Ainsi finissent les canailles. A ta santé.

Elles éclatèrent de rire en dégustant une gorgée de whisky. Elles se comprenaient à demi-mot. Dans la cheminée du petit bar brûlait un feu de bois devant lequel un beau chat tigré s'étirait avec volupté... Dans cette atmosphère feutrée les souvenirs se diluaient lentement.

II

Aline Vignal, oui, Laurence se souvenait... A vingt ans c'était une petite brune, pas mal roulée, avec des lèvres épaisses, indice d'une grossière sensualité. Laurence ne l'avait jamais beaucoup regardée jusqu'au jour où l'autre se mit à tourner autour d'elle.

— Curieux, pensa Laurence, je croyais plutôt qu'elle aimait les hommes.

Un type assez laid, trapu et binoclar apparaissait de temps en temps pour lui faire sa cour.

— C'est un garçon de mon pays, un ami d'enfance. Il veut m'épouser mais il ne me plaît guère et mes parents ne sont pas d'accord. Cependant il possède une grosse affaire de quincaillerie.

— Je vous vois très bien mariée à un quincaillier, disait Laurence avec le plus grand sérieux.

En attendant et pour tromper sa faim, toute pâture lui était bonne. Très habilement elle enjôla Laurence qui pratiquait à l'époque un donjuanisme éclectique et n'était pas très difficile. Une aventure comme une autre... où l'amour n'eut guère de part mais où le plaisir pris en commun créa une sorte de lien insolite. Dans les joutes amoureuses les qualités morales passent à l'arrière-plan et Aline se défendait assez bien...

Quand la faculté ferma ses portes les deux amies partirent en vacances. Aline rejoignait sa famille à Ruthaz dans le Centre. Il fut convenu que Laurence viendrait la voir après un voyage à travers la région qu'elle ne connaissait pas.

Mathieu Duchemin s'y trouvait déjà pour faire prospérer la quincaillerie-appât qui devait attirer dans ses filets la jeune fille de bonne famille. On peut résister à Don Juan quand il n'a pas le sou, mais qui résisterait à un quincaillier en gros !

Tout en circulant, un peu à l'aventure dans ce pays sauvage, Laurence riait en pensant à la vie d'Aline : étudiante affranchie à Paris, elle redevenait à Ruthaz une petite fille modèle, entre sa mère, confite en dévotion et son père capitaine d'artillerie. Famille bourgeoise s'il en fût. De qui Aline avait-elle hérité ses instincts qui ne contredisaient que partiellement d'ailleurs un fond assez bourgeois d'hypocrisie et de cupidité déjà perceptible chez la jeune fille, émancipée en apparence ? D'un grand-père un peu farfelu peut-être qui fut la honte de sa famille et qu'on expédia vers les Amériques pour s'en débarrasser

comme cela se faisait dans la bonne société ? Ainsi rêvait Laurence toute à la joie d'être enfin libre après de dures années d'études et avant d'affronter la vie. Vers le milieu d'août elle envoya un télégramme à Aline :

« Arriverai Ruthaz le 18 par train de 14 h. Viens me chercher à la gare. — Laurence. »

Comme elle ne connaissait ni la ville ni les habitudes d'Aline c'était plus prudent. Elle comptait loger à l'hôtel plutôt que dans une famille aux mœurs rigides où elle serait complètement dépaysée. Ainsi, elle pourrait voir Aline en toute liberté.

Mais à la gare de Ruthaz, le 18 août, personne n'attendait Laurence.

— Tiens, c'est bizarre pensa Laurence sans trop s'émouvoir. Peut-être Aline a-t-elle eu un empêchement.

Elle se renseigna et se mit à chercher la maison à travers le dédale de la vieille ville pittoresque mais terriblement provinciale. Elle arriva enfin, sonna. Une petite femme maigrichonne, au teint jaune, aux yeux fiévreux vint lui ouvrir.

— C'est bien ici, Mme Vignal ? dit Laurence. Je suis l'amie d'Aline, Laurence Simon.

— Ah ! Ah ! dit l'inconnue d'une drôle de voix. Vous êtes Laurence. Ah ! Ah !

— Vous êtes sa mère sans doute ? Bonjour Madame. Je suis étonnée qu'Aline ne soit pas venue à la gare. J'ai télégraphié il y a quelques jours.

La femme avait vraiment un air bizarre. Elle ne faisait pas entrer Laurence et la regardait méchamment.

— Aline n'est pas là, dit-elle enfin. Elle est partie.

— Partie ? Mais elle savait que j'allais venir. Pourquoi ne m'a-t-elle pas prévenue ?

— Elle est partie avec son Mathieu. Ah ! Ah ! ricana la mère de plus en plus inquiétante. Et vous, que faites-vous ici ? Allez-vous en !

— Mais, enfin, je ne comprends pas...

— Moi je comprends trop. Elle est partie depuis trois jours. Je ne sais pas où ils sont. Dans l'espoir de trouver une indication j'ai fouillé sa chambre, oui j'ai forcé un coffret et savez-vous ce que j'ai trouvé ?

— Aïe ! pensa Laurence, ça y est, c'est la catastrophe.

— J'ai trouvé vos lettres, Mademoiselle, et j'ai tout appris. C'est affreux. Vous avez déshonoré ma fille, une petite fille tellement pure.

— Pardonnez-moi, Madame, mais votre fille est partie

avec Mathieu, pas avec moi. Et avec moi elle savait ce qu'elle faisait. Ce n'était pas une innocente. Soyez-en sûre.

— C'est vous qui l'avez dépravée. Jamais elle n'aurait imaginé de pareilles choses.

Il était inutile de chercher à faire entendre raison à cette mère à demi-folle. Cependant Laurence essaya :

— Tout cela ce sont des péchés de jeunesse. Ne soyez pas si dure. Et Mathieu, lui, pour parler votre langage, ne l'a-t-il pas déshonorée ?

Alors Mme Vignal eut ce mot historique :

— Lui, au moins, il pourra réparer. Pas vous.

— Oh ! fit Laurence médusée, en bégayant de stupeur, mais... mais...

Elle ne savait plus quoi dire.

On se serait cru au troisième acte de la « Dame aux Camélias ». Enfoncées, dépassées, les répliques fameuses du répertoire de Lucrece Borgia à Antony !

Un genre de mélodrame auquel personne n'avait songé, pas même Dumas fils ou Sardou. Le sujet restait à traiter. Elle avait presque envie de rire.

— Evidemment, dit-elle en reprenant son sang-froid. Moi je ne peux pas l'épouser. Je regrette. Adieu Madame.

III

Dans les contes de fées les amoureux se marient, vivent heureux et ont beaucoup d'enfants. Mais celui-ci est un conte noir. Les amoureux se marièrent, leur fuite spectaculaire ayant forcé la main aux parents réticents et porté un coup dur à la réputation de l'artilleur. Furent-ils heureux ? Oui si le bonheur consiste à élever la pratique du mal à la hauteur d'une institution. Le couple d'arrivistes travailla dans la calomnie, l'escroquerie, le chantage, la malhonnêteté sous toutes ses formes et il réussit à se tailler une place dans la ville même où avait éclaté le scandale. Ce qui prouve que la vertu est toujours récompensée !

Myra, venue d'ailleurs, fut une de leurs victimes. Pour Laurence ce ne fut qu'un mauvais souvenir.

Quant à la descendance — les monstres aussi peuvent enfanter — ils n'eurent qu'un seul enfant. Alors seulement intervint la justice boîteuse et tardive. L'enfant grandit, fit ses études, parvint à l'âge d'homme et lorsqu'il atteignit trente ans une maladie incurable le frappa brutalement et l'emporta. La Légion d'Honneur sera-t-elle, pour Aline Duchemin, une compensation suffisante ?

LETTRE A UN AMI

par YVES FERSEN.

Mon Ami,

C'est tout ce qu'il y a eu d'inexprimé entre nous jusqu'à ce jour que je voudrais vous écrire ce soir, alors que votre absence donne un aspect frileux et terne à notre chambre.

Vos fleurs reçues ce matin, témoignage précieux de votre pensée qui depuis plus de vingt années n'a cessé de m'entourer, sont devant moi sur la petite table d'acajou où j'aime à m'asseoir pour écrire. Avant que ces chrysanthèmes ne se fanent, vous serez à nouveau près de moi, je le sais, car depuis plus de vingt ans, nous n'avons supporté de nous éloigner l'un de l'autre pour un temps plus long qu'un week-end un peu prolongé.

Vingt années de fidèle tendresse, vingt années d'un bonheur dont l'adolescent que j'étais, il y a fort longtemps, bien avant de vous connaître, n'osait même pas envisager la possibilité.

Et cependant ce bonheur, vous en fûtes l'artisan zélé, l'ouvrier diligent et consciencieusement appliqué et j'évoque avec émotion chaque instant de ces vingt années au cours desquelles mon âme profondément artiste a découvert le Merveilleux, a réalisé le Grand-Ceuvre.

Vous étiez, mon Ami, mon aîné de dix-sept ans. Nous n'en parlâmes jamais et ceux qui nous entourèrent toujours, n'y firent jamais allusion.

Car vous redoutiez cette différence d'âge.

Aujourd'hui, nous sommes deux vieux messieurs et vous ne vous fâchez pas si je romps notre silence sur ce point.

J'avais, jusqu'à vous connaître, et vous le sîtes à l'époque, traversé avec tumulte les premières manifestations des sens et de l'éveil du cœur avec celui de la personnalité.

Lorsque nous nous rencontrâmes, le garçon qui partageait — épisodiquement — ma vie venait de se donner la mort.

LETTRE A UN AMI

On sait que j'accueillis alors la nouvelle froidement. Je ne lui pardonnai pas un acte irréparable dont il s'était complu à me rendre responsable. Je lui aurais encore moins pardonné d'avoir raté sa fin. Rien ne me paraît plus odieusement inutile qu'un suicide manqué.

De tous ceux qui me connaissaient alors, vous fûtes le seul à ne point me faire reproche de mon attitude.

Aux obsèques d'Antoine, ma parfaite indifférence, mon maintien dédaigneux furent vivement critiqués.

Vous seul, vous vous approchâtes de moi et me dites doucement en me prenant la main : « Comme vous souffrez... ».

De ces mots, mon Ami, je ne vous remerciai jamais par la suite.

Il était de nos conventions de ne parler d'Antoine sous quelque prétexte que ce fût.

Mais je sais également que dans votre âme, vous ne me tîtes pas davantage responsable de sa mort, que vous ne vous étiez laissé abuser au cimetière par mon apparent détachement.

Antoine est sorti de scène par sa propre volonté. Vous me savez assez bon acteur et assez loyal partenaire pour ne l'y avoir pas engagé.

Quoiqu'il en soit, le jugement muet que vous portiez sur moi s'exprimait longuement dans vos regards. Et dès ce jour là, je savais que j'avais rencontré en vous une âme d'élite.

Je vous revis les jours suivants dans un cercle d'amis communs que je continuai de fréquenter avec la même régularité. Je savais que le plaisir de m'accueillir était teinté d'un peu de gêne. Et chez certains, même, d'un léger ressentiment.

Mais ce nuage se dissipa rapidement. On préféra conclure que lesdits événements m'avaient fortement perturbé ou rendu inconscient.

Jamais, cependant, je ne fus plus lucide qu'à cette époque.

Une page de ma vie était tournée. Le volume de l'instabilité était refermé pour toujours.

Un grand livre d'un blanc lumineux s'étalait devant mes yeux éblouis. Ce livre, c'est ensemble que nous allions en noircir les pages.

Ce fut alors, que vous vous vîtes dans l'obligation d'effectuer ce long voyage au Canada. Des affaires de famille vous y appelaient et je me rappelle encore notre dernière

soirée. Le moindre mot d'amitié un peu plus chaude ne s'était jamais permis de fleurir entre nous. Mais ce dernier soir, tout embaumé du bouquet de tubéreuses que vous m'aviez apporté (vous eûtes toujours l'art des fleurs) me laissa, quand vous me quittâtes une sensation de la plus tenace nostalgie.

A ce propos, je répondrai ce soir à une question que vous m'avez posée bien souvent au cours de ces vingt dernières années, sur les coupes en vermeil dont nous nous servîmes ce soir-là.

J'ai éludé la réponse jusqu'à ce jour.

Mais ce soir, puisque je ne vous cache rien, je vous avouerai que je les garde depuis vingt ans, depuis plus de vingt ans même, comme le bien le plus précieux, comme le symbole le plus pur de notre Amitié. Et ces coupes, mon Ami, sont à mes yeux une relique sacrée, souvenir tangible d'un moment qui décida de toute ma vie.

Votre séjour au Canada fut l'occasion de vos premières lettres que j'attendais avec fièvre. Vous rappelez-vous les mille prétextes que nous inventions l'un et l'autre pour justifier ce nombre de plus en plus croissant de lettres échangées. Nos sentiments ne voulaient pas encore se confesser mais nous n'étions dupe ni l'un ni l'autre et ce jour où je vous demandai — je m'en souviens encore — de me renseigner sur la végétation locale, en vue d'un livre hypothétique que je n'ai jamais écrit, vous me fîtes, en guise de réponse, apporter par le capitaine du premier paquebot en partance, un bouquet fait de fleurs naturalisées, et je n'eus pas besoin d'en connaître davantage sur la matière au sujet de laquelle je vous avais interrogé.

Vous revîntes enfin. Négligeant vos devoirs familiaux, c'est à mon hôtel que vous courûtes d'abord.

Nos sentiments alors n'avaient plus à se cacher. De l'un, l'autre avait percé tout le mystère.

Je crois que vous vous êtes toujours demandé pourquoi je ne vous priai point de rester cette nuit là. Et de cela aussi nous ne parlâmes jamais.

La raison en est simple. Je vous avais tellement attendu que je voulus goûter une journée encore le bonheur que l'annonce de votre retour m'avait causé. Je savais que j'allais vous appartenir à tout jamais. Cette pensée m'enivrait et je voulais encore un jour me préparer par l'attente à ce moment suprême.

Cet apogée fut atteint le lendemain.

Et depuis ce jour-là, vous savez tout de ma vie.

Je vous fus toujours fidèle, non seulement par le corps, mais aussi par l'esprit.

Je sais qu'à votre tour vous m'avez voué toujours le même attachement.

Je ne vous en remercierai pas. Vous êtes un sujet d'élite et vous ne comprendriez pas que je vous remercie de quelque chose qui, selon vous, est tout à fait naturel.

(Je vous sais aussi très charitable et je n'ignore pas que vous vous étonnez lorsqu'un pauvre vous remercie de votre aumône.)

Je ne vous remercierai pas davantage du bonheur que vous m'avez fait connaître, car dans votre esprit vous ne concevez pas qu'on puisse accepter un Ami pour ne point faire son bonheur.

Je vous dirai seulement, en cette soirée exceptionnelle où j'ai repassé longuement, tandis que je dînais seul, le film de notre existence commune, (chose que je n'avais pas faite jusqu'à ce jour), je vous dirai, mon Amour, que depuis plus de vingt ans, et malgré la course du temps qui patine bien des choses, je n'ai jamais pu prononcer votre nom avec indifférence.

YVES FERSEN.

POÈME (suite)

*Au jardin de ton cœur
J'ai laissé tout mon passé,
J'ai acquis le bonheur
De deux cœurs, Bien-Aimé.
Au jardin de deux cœurs
Nous bâtirons une maison,
Nous planterons des fleurs,
Des roses aux quatre saisons.*

MICHEL ERIQUE.

ENTRE LES LIGNES

EN LISANT VOLTAIRE

Chers cousins d'*Arcadie*,

La prune, cette année, a mal donné; la pomme était tout eau; la cerise tout aigreur. Si bien que, ne pouvant le tourner à confitures, j'ai mis tout ça en goutte, pour l'alambric au père Octave. Or, la goutte — comme le sait tout Béotien bien né — demande moins de peine et prend moins de temps que la confiture. Voilà pourquoi, usant au mieux mon long loisir, faute de pouvoir le faire en chambre avec l'un de vous, j'ai lié commerce en ma bibliothèque, ces jours-ci, avec Voltaire.

Diable d'homme que cet homme-là ! Il a jaser, ma foi, sur tout; et sur nous-mêmes, cousins, comme sur le reste. Où découvrir une vérité profonde en ces piles de papier accumulés au gré d'humeurs changeantes, aux caprices d'humours contradictoires ? Et où la pertinence en tant d'impertinences ? Où l'essentiel, parmi tous ces instantés ?

Tout bien pesé, le vrai Voltaire se trouve dans cette correspondance qui, à elle seule, emplit un bon rayon de bibliothèque, encore que l'auteur de *Candide*, au jour le jour, l'eût rédigée dans la vue qu'elle se répandît un peu partout, comme une menue monnaie de sa gloire littéraire. N'importe. C'est bien là, et là seulement, que notre homme s'est si oublié que de parler parfois avec sincérité.

En publiant aux Editions de la Pléiade — ma chère Pléiade — la correspondance complète de Voltaire, M. Théodore Bestermann vient de nous fournir un instrument de travail — et de plaisirs — des plus précieux. Il sera ma source en la circonstance. Et, pour cette livraison-ci, je m'en tiendrai, si vous le permettez, au tome premier, qui, en ses 1 735 pages, couvre les années 1704 à 1738 incluses. L'auteur, à la fin de cette période, avait 44 ans.

C'est dire que, pendant cette longue partie de sa vie, qui s'étend de son adolescence à sa pleine maturité, nous avons toutes les chances du monde de découvrir un Voltaire que les préoccupations et les passions mondaines ou littéraires n'avaient pas encore totalement déformé.

Au début d'avril 1732 — notre homme a 38 ans — écrivant à son ami François Augustin Paradis de Moncrif, élégant polygraphe et bel-esprit dans le goût du temps, Voltaire trouve, pour prendre congé, une formule pour le moins étonnante, si étonnante même qu'il la rapporte en Italien : « E vi baccio il catzo », formule que l'annotateur (p. 1352) prend soin de traduire en ces termes : « Je vous embrasse la verge ».

Ceci est d'autant plus intéressant à noter que M. de Moncrif, au dire de certains contemporains, passait pour avoir de ce paradis qu'il portait comme patronyme une conception passablement Arcadienne...

Un an plus tard, le 11 avril 1733, l'auteur du « Temple du goût » adressait au même Paradis de Moncrif une pièce fugitive qui ne laissait pas d'être équivoque, et que voici :

« *Du Dieu d'Amour vous ornerez l'empire,
Car vous avez mentule, plume et lyre...* »

(Note pour « mentule » : De « mentula », le membre viril).

« *Vous savez f..., aimer, chanter, écrire :
Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu (...)
Vous, vous serez baisé, fredonné, lu,
Claqué surtout, heureux comme un élu,
Et moi sifflé; mais je ne fais qu'en rire.* »

Quelques mois plus tard, en juillet de la même année, invitant Paradis de Moncrif, Voltaire s'exprimait ainsi :

« L'auteur de *l'Empire de l'Amour* viendra-t-il demain dîner vers les deux heures dans l'empire des hypocondres, chez son ami malade qui gît vis-à-vis de Saint-Gervais, rue du Longpont ? A-t-il eu la bonté d'en dire deux mots à sa grosse gague de femme, le chevalier de Brassac ? ».

Nul n'eût su faire avec plus vive désinvolture allusion aux goûts particuliers de ce paradisiaque Moncrif.

Comme on le voit — et la chose est d'importance à constater — les mœurs arcadiennes, pour le libéral Voltaire, n'avaient rien de répugnant.

A son ami Formont, le 24 juillet 1734, notre homme adressait un billet qui, lui aussi, ne laisse pas d'être ambigü, disant notamment :

« Ah ! que j'aime votre leçon !
 Ah ! qu'il est doux d'en faire usage,
 Pâmé dans les bras de Manon,
 Ou folâtrant avec un page,
 De passer les jours doucement
 A se contenter, à se plaire,
 Plutôt que d'aller hautement
 Choquer les erreurs du vulgaire ! »

Tout un programme et combien délicat ! Cet éclectisme de Voltaire me rappelle un mot d'Anatole France, que j'ai cité ici même voici quelques années, et que j'aime à répéter. Parlant d'homophilie, le bon maître, un jour, s'oublia jusqu'à murmurer : « Chacun, ma foi, fait son salut comme il l'entend ». Voltaire, Anatole France... Double bénédiction, mes chers cousins, qui préfigure pour nous celle de Peyrefitte.

Ce qu'en revanche haïssait sur toutes choses le futur ermite de Ferney, c'était et ce fut toujours l'hypocrisie. A propos de sa maîtresse, Mme de Fontaine-Martel, on voit ainsi Voltaire, dans une lettre à Thieriot datée de février 1733, s'exprimer avec un certain mépris au sujet « d'un Mr. Chapit, ancien favori de Monsieur qui partageait jadis ses faveurs entre le frère de Louis XIV et notre baronne ». Eclectisme ? Oui. Hypocrisie ? Non. C'est tout Voltaire.

Tout à coup, vers 1735, un fait nouveau intervient, qui va modifier, du moins en apparence, l'opinion de l'auteur des *Lettres philosophiques* à notre endroit : il est attaqué par un libelliste besogneux qui, sans ces attaques, serait aujourd'hui totalement inconnu, l'abbé Desfontaines. Or, ce Desfontaines est un homosexuel notoire ; et ceci va conduire Voltaire à modifier son sentiment sur les mœurs Arcadiennes. Pour s'expliquer cette réaction, il faut comprendre que notre homme a une sensibilité d'écorché vif quand on s'en prend à ses travaux littéraires. C'est un homme de papier, un homme fait écrivain. L'atteindre dans sa prose ou dans ses vers, c'est le toucher au plus intime. Lui qui, toujours, comprend à peu près tout, pardonne à peu près tout, ne comprend jamais un ennemi littéraire, ne pardonne jamais un antagonisme littéraire. Le talent est le seul talon de cet Achille. A cela, il faut

ajouter que Desfontaines était, pour Voltaire, un obligé, qu'il lui devait une large part de sa timide notoriété. Une telle ingratitude blessa très vivement l'auteur de « la Henriade ».

Dès lors, flèches de voler, dards de piquer ; tout fait bon, tout fait bois. Le pauvre Desfontaines devient bouc émissaire, et ses mœurs, trop voyantes sont une cible idéale.

Dans une lettre à Thieriot, du 28 décembre 1735, comparant l'abbé Desfontaines à l'abbé Prévost, notre homme écrit : « On pourrait parier en les lisant que l'un n'a jamais fait que f... de petits garçons et que l'autre est un homme fait pour l'amour ».

Le 3 mars suivant, s'adressant à l'abbé Asselin, il revient à la charge : « J'apprends, dit-il, que l'abbé Desfontaines continue de me déchirer ; c'est un chien poursuivi par le public et qui se retourne tantôt pour lécher et tantôt pour mordre. L'ingratitude est chez lui aussi dominante que le mauvais goût. Ses mœurs et ses livres inspirent également le mépris et la haine. L'exécration générale dans laquelle est ce malheureux ne me laisse pas soupçonner que vous ayez avec lui aucun commerce ».

Le 19 novembre 1736, dans une lettre au marquis d'Argens, nouvelle attaque, assaisonnée de longues explications : « Cet abbé est un ex-jésuite à qui je sauvai la Grève en 1723 et que je tirai de Bicêtre où il était renfermé pour avoir corrompu, ne vous en déplaise, des ramoneurs de cheminée qu'il avait pris pour des amours à cause de leur fer et leur bandeau. Enfin, il me dut la vie et l'honneur ; c'est un fait public, et il est aussi public qu'au sortir de Bicêtre, s'étant retiré chez le président de Bernière où je lui avais procuré un asile, il fit pour remerciement un méchant libelle contre moi. Il vint depuis m'en demander pardon à genoux et pour pénitence il traduisit un Essai sur la poésie épique que j'avais composé en anglais. Je corrigeai toutes les fautes de sa traduction, je souffris qu'on imprimât son ouvrage à la suite de la Henriade. Enfin, pour nouveau prix de mes bontés, il se ligue contre moi avec Rousseau. Voilà mes ennemis. Votre estime et votre amitié sont une réponse bien forte à leurs indignes attaques ».

Les principes, néanmoins, demeurent inentamés. Voltaire est toujours aussi libéral. Je n'en voudrai pour preuve — ou pour indice — que ce curieux passage d'une lettre

adressée à Thierriot le 6 décembre 1737. Parlant d'une de ses jeunes protégées, le solitaire de Cirey y dit notamment :

« Dieu me préserve de prétendre gêner la moindre de ses inclinations. Attenter à la liberté de son prochain me paraît un crime contre l'humanité. C'est le péché contre nature ».

Citation que j'aimerais, personnellement, voir rapportée en lettres d'or sur le fronton de tous nos monuments publics.

En 1738, c'est aux théories newtoniennes (si chères au disciple énamouré de Mme du Châtelet) que s'en prend le misérable Desfontaines. Dans une lettre à Maupertuis, le 22 mai, l'hôte de Cirey réagit comme on peut s'y attendre : « Je ne suis, écrit-il, ni surpris ni fâché que l'abbé Desfontaines essaie de donner des ridicules à l'attraction. Un homme aussi entiché du péché antiphysique et qui est d'ailleurs aussi peu physicien, doit toujours pécher contre nature ».

Voltaire, ici, est repris par ses nerfs; il ne parle plus dans l'absolu, avec la sérénité que nous avons trouvée dans la lettre que je viens de citer. Il réagit. La conjoncture l'a dévoré. Sa réaction relève de la seule anecdote. La différence des tons et des propos, ici, est évidente. Elle nous éclaire d'une manière très typique.

Le 5 juin, à Thierriot, pièce fugitive qui reprend en vers la prose adressée à Maupertuis :

« Pour l'amour antiphysique
Desfontaines flagellé
A, dit-on, fort mal parlé
Du système newtonique.
Il a pris tout à rebours
La vérité la plus pure;
Et ses erreurs sont toujours
Des péchés contre nature... »

Quelques lignes plus bas, suit une historiette des plus croustillantes, croquée en petits vers légers et pétillants, selon une recette fort voltairienne. Elle nous raconte l'aventure de Bicêtre en termes tels que, ne pouvant les rapporter ici — *Arcadie* a moins de licence que l'académique N.R.F. gallimardienne — je me bornerai, cousin, s'il vous plait, à vous prier de vous reporter aux pages 1 060 et 1 061 de cette *Pléïade* qui, ce soir, me sert de source. Vous y pourrez faire, tout à loisir, votre religion vous-mêmes.

A Thierriot, toujours, le 21 juin, l'auteur de *Mérope*, revenant à la charge, donne enfin le fond de sa pensée : « Desfontaines, y précise-t-il, n'est pas assez bon écrivain pour racheter ses vices par ses talents et pour donner du prix à son suffrage ».

Le voilà vraiment, le maître-reproche ! Et avec lui, voici toute la blessure ouverte, la plaie vive et vidée ! Se voir quand on est Voltaire, attaqué par un folliculaire à gages, qui n'a pas l'ombre de talent; et voir, dans l'opinion, celui-là balancé par celui-ci ! Est-ce tolérable ? Alors, que diable, on réagit ! Et, ma foi, une réaction, c'est comme chez Dupont et dans le cochon : tout y est bon...

Mais le pire de tout, le plus impardonnable est que cette ombre de gloriole, ce semblant de fallacieuse notoriété, c'est à Voltaire, précisément, au seul Voltaire, que Desfontaines en a l'obligation entière. Alors, le 10 décembre, écrivant au même Thierriot, notre homme, enfin, vide le fond du sac :

« Vous cherchez, lui dit-il, à ménager un monstre que vous détestez et que vous craigniez. J'ai moins de prudence, je le hais, je le méprise, je ne le crains pas, et je ne perdrai aucune occasion de le punir. Je sais haïr parce que je sais aimer. Sa lâche *ingratitude*, le plus grand de tous les vices, m'a rendu irréconciliable. »

Et plus un mot sur les mœurs Arcadiennes de Desfontaines. Tout est dit. L'affaire est jugée. Homosexuel ou non (car c'est secondaire), Desfontaines a deux vices dont l'un seulement, pour Voltaire, serait déjà rédhibitoire : 1° Il n'a pas l'ombre de talent; 2° C'est un monstre d'ingratitude.

Il est bien regrettable, assurément, qu'un Voltaire, sur sa route, ait croisé un Desfontaines. Qui pourtant, n'en rencontre pas, en tout temps, en tout lieu. Il nous le demande ? A vrai dire, ceci n'est que vaine pâture pour troupeaux d'érudits studieux et désœuvrés.

Mais ce que Voltaire, à notre égard, en marge du jeu même de son temps et des circonstances, a cru, a dit, a pensé dans l'absolu, nous le savons, cousins, et cela seul importe : « Attenter à la liberté de son prochain, dit-il, me paraît un crime contre l'humanité. C'est le péché contre nature ». Non pas un péché, mais « le » péché : le seul, l'unique. De même que, contre l'esprit, l'orgueil est le seul péché. Voilà vraiment le seul message qui nous importe; lui seul vaut au delà du temps, lui seul échappe à la con-

joncture qui l'a vu naître. Et ce jugement, à deux siècles de distance, nous réconforte. Sans doute importait-il que j'en parlasse ici.

Là-dessus, cousins, bonsoir. Le père Octave me fait tenir un mot. Ma goutte est prête. Souffrez donc, cousins, qu'allant la goûter, vous abandonne ce soir et vous embrasse,

Votre cousin de Béotie,

JACQUES FREVILLE.

PIERRE BLANCHE

LES PAGODES

« d'une vérité saisissante... »

Ed. Flammarion. — 234 p. — 16 F

WILHELM REICH

LA RÉVOLUTION SEXUELLE

« L'Homosexualité n'est pas un crime social »

Ed. Plon — 28 F

LUCIE FAURE

L'AUTRE PERSONNE

Ed. Julliard — 384 p. — 20,70 F

DE LA CAVE AU SOLEIL

par ROGER FOUCHER.

— Bernard, puisque vous êtes au sous-sol, montez-moi douze Saint-Emilion et six Riesling.

— Oui madame.

— Et puis ajoutez donc six Coteaux du Layon et trois Pommard.

— Bien madame.

Le commis interrompt un moment ses manipulations pour reprendre haleine et éponger son front ruisselant. Il constate que le monte-charge est archi-plein; il faudra un nouveau transport, peut-être un troisième car la patronne a encore le temps de passer une autre commande d'ici-là. Inutile de lui fournir ces détails. Dure à la tâche pour elle comme pour les autres, Mme Berthe n'a qu'une seule faiblesse : elle ne descend jamais à la cave par peur des souris et des araignées. Mais elle ne tolère pas les minutes perdues en bavardages. Déjà elle supporte difficilement les clientes qui racontent leur vie, appuyées à la caisse où elles semblent vouloir prendre racine et s'accrocher comme un lierre parasite. Et pourtant, le client est roi, selon sa devise.

Le métier de commis-livreur chez un marchand de boissons n'est pas une sinécure. Bernard est bien placé pour en juger. Il n'est pas taillé pour cette fonction où la bonne volonté et la conscience professionnelle ne remplacent pas la force physique. Parfois le garçon est prêt à tout lâcher mais il lui faut tenir coûte que coûte à cause de sa situation...

Réflexions interrompues par la voix de Mme Berthe :

— Ah, vous êtes remonté. Tenez, voici la liste des livraisons pour aujourd'hui.

Bernard parcourt le papier des yeux et ne peut réprimer une grimace : mauvaise journée en perspective.

Il semble que les clients désagréables se soient donné le mot pour y figurer tous ensemble. La liste se traduit par une kyrielle d'étages à gravir faute d'ascenseurs et de kilomètres de trottoirs à arpenter car les destinataires sont disséminés aux quatre points cardinaux. De lourdes charges à transporter pour des notes qui ne chiffrent pas. En conclusion, peu de pourboires à espérer. Pourtant ceux-ci seraient les bienvenus pour arrondir une paye réduite à sa plus simple expression.

Rien que des avarés, des bourses plates, des grincheux : la baronne des Tritus, vieille noble décaquée qui croupit dans une chambre de bonne sous les toits, sans confort. Elle fait durer deux jours une bouteille d'eau minérale mais exige qu'on lui parle à la troisième personne; Achille Griboillis, le poète raté qui trouve son inspiration dans le gros rouge, son déjeuner dans les poubelles et l'argent pour son vin en mendiant; les Durond-Decuir, gratte-papiers de dernière zone qui posent aux bourgeois gentilshommes et réclament sans cesse des rabais de faveur.

Et voilà le bouquet, envoyé par la patronne :

— Puisque c'est sur votre chemin, passez donc chez les Rapineau réclamer la facture impayée de la semaine dernière.

Encore d'interminables discussions pour récupérer une somme dérisoire !

Pour ne rien arranger, le pavé est luisant de verglas.

Mme Berthe n'ignore aucune de ces difficultés mais vingt cinq ans de pratique l'ont rendue philosophe. Brave femme, elle encourage son livreur en prêchant la résignation :

— Que voulez-vous, c'est le commerce : du meilleur et du pire. Espérons que demain compensera.

Bernard espère en évoquant les bons clients : pas forcément les plus généreux mais ceux que l'on a plaisir à servir pour de multiples raisons. Au premier rang, il place Daniel Vandois à qui il décernerait volontiers le prix orange si un concours de courtoisie était organisé.

Daniel Vandois est un fin connaisseur qui ne se laisse pas abuser sur les crus ou le millésime mais qui, en revanche, ne discute jamais les prix et accepte d'être livré à toute heure sans en paraître incommodé.

C'est déjà plus que de la sympathie qu'éprouve Bernard pour Daniel Vandois. Ce dernier est un homme jeune, dynamique qui habite seul un coquet logement agencé

sans une faute de goût. Il doit faire bon vivre dans son intimité. A cette première impression favorable s'ajoute le personnage de Daniel : sans doute un garçon intelligent car il ne donne pas l'impression de se prendre au sérieux, de vouloir dominer ou s'imposer. Avec lui, on parle d'égal à égal, d'homme à homme sans cette fausse condescendance qui oblige à courber l'échine comme un domestique servile. Daniel Vandois semble plus attentif aux autres qu'à lui-même.

— Voilà quelqu'un à qui j'aimerais me confier sans réserve, pense Bernard en aparté.

Bien entendu, il n'en est pas question. D'abord il faudrait une occasion; ensuite Mme Berthe, fort attachée aux principes, verrait d'un mauvais œil ces familiarités contraires aux bons usages. La tradition commerciale veut que l'on garde une déférente distance vis à vis du client.

Se confier... La formule amène sur les lèvres du commis un sourire amer :

— Ce serait courir droit au ridicule !

La situation de Bernard n'est pas enviable. Le décès prématuré de son père a interrompu des études fort honorables. Sa mère, minée par le chagrin, est hospitalisée et ne rentrera peut-être jamais à la maison. La nécessité pécuniaire et la difficulté à se caser pour un jeune sans diplômes ont contraint Bernard à accepter cette place de commis-livreur très au-dessus de ses forces et bien en-dessous de ses capacités.

Il a pris courageusement le parti de braver l'adversité mais sa position l'irrite. Elle déchaînerait plus facilement en lui un rire nerveux qu'une crise de larmes. C'est le mélodrame qui fait pleurer Margot au théâtre mais personne de raisonnable dans la vie courante. Bernard se dit que le porteur de bouteilles a remplacé la « Porteuse de pain ». Pas de quoi émouvoir le plus sensible des crocodiles !

Pourquoi le héros serait-il pris au jeu ?

Il y a encore une ombre au tableau : dans un mois, le service militaire, donc plus de ressources. Evidemment, l'avenir n'est pas rose. Reste à s'en remettre à son étoile comme pour la tournée de demain.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Bernard et sa patronne ont eu raison d'espérer. Demain, devenu aujourd'hui, est un jour béni : les clients faciles à servir, les plus aimables, en commençant par Daniel Vandois. Un bon départ.

Mais que se passe-t-il ? Bernard se heurte à un Daniel Vandois hermétique, soucieux, distrait, l'air à la fois absorbé et absent qui a perdu son affabilité coutumière, son aimable empressement. N'obéissant qu'à son instinct, le commis interroge :

— Pardonnez-moi de me montrer indiscret mais je vous trouve distant. Seriez-vous mécontent de nos dernières fournitures ?

Ingénuité de circonstance. Bernard sait pertinemment que, dans ce cas, les réactions de son client eussent été très différentes. Mais il lance ce ballon d'essai par désir de connaître les préoccupations de Daniel.

L'autre semble revenir de très loin. Il émerge lentement et ébauche un sourire en reprenant contact avec la réalité :

— Non, non, il n'en est rien ; je suis très satisfait de vos services. Excusez-moi, j'étais aux prises avec un problème juridique épineux. Un vrai casse-tête chinois qui vire au cachemare. Plus j'y réfléchis, plus il s'embrouille.

Bernard n'hésite plus :

— Me permettez-vous de vous offrir mon aide ? Je peux peut-être vous dépanner.

— Comment ?... Vous ?

— Oui, moi. J'ai étudié le droit.

— Incroyable ! Et vous en êtes là !

Daniel a compris illico l'incongruité de sa remarque. Il rectifie aussitôt :

— Voilà que je suis grossier envers vous alors que vous m'offrez spontanément votre concours pour me tirer d'embarras. Bien sûr, je pressens quelque drame là-dessous. Et je me montre aussi indiscret que malappris. Comment réparer ?

— En acceptant mon offre.

— Bien volontiers ; de tout cœur.

— Je ne puis m'attarder maintenant mais je prendrai ce temps sur mon heure de déjeuner.

— Je vous attendrai. Encore merci.

Mû par un pressentiment inexplicable mais impérieux et précis, Bernard a demandé congé pour l'après-midi. La patronne a accepté sans poser de questions. Songeant à la mère hospitalisée, Mme Berthe craignait de remuer le couteau dans la plaie.

La délicate question de droit a été résolue comme par enchantement. Daniel exprime sa surprise et sa satisfaction :

— Nous nous complétons admirablement : voyez le résultat de nos efforts conjugués. Il me semble qu'à nous deux, nous viendrions à bout de toutes les difficultés de la vie.

— C'est peu probable, objecte Bernard, au moins en ce qui me concerne. Je ne pense pas que vous puissiez beaucoup pour améliorer mon sort.

— Voire... Dites toujours.

Le livreur n'attendait que ce signe d'encouragement pour faire partager ses soucis trop longtemps contenus. Il conte son histoire simplement, sans forfanterie, l'émaillant toutefois d'humour noir grâce aux sarcasmes appliqués à lui-même.

Daniel a écouté sans l'interrompre ni broncher. Il n'a pas même remarqué, à moins que cela lui ait paru tout naturel, que la présence chez lui du commis se prolongeait bien au-delà du délai prévu.

Quand Bernard se tait, il tire les conclusions qui s'imposent :

— Vous êtes un garçon courageux et sans vaines illusions mais vous avez jusqu'ici adopté une attitude plutôt défensive face aux épreuves. Le moment paraît venu de renverser la vapeur.

— Je ne vois pas par quel moyen.

— Mais mon cher, vous êtes déjà engagé dans cette voie.

— Cela ne me semble pas évident.

— Parce que vous refusez la pitié, cette parente pauvre du cœur, et je vous donne grandement raison. Ce n'est pas un motif pour dédaigner l'intérêt que l'on vous porte par amitié sincère. Ne jouez pas au niais après avoir posé à l'incrédule. Vous allez partir pour la caserne. Les sursis sont expirés et non renouvelables. Durant votre temps de service militaire, mon affaire va prospérer. J'envisage l'ouverture d'un cabinet. J'aurai alors à me déplacer fréquemment et il me sera nécessaire de m'adjoindre un associé en qui je puisse avoir toute confiance. Or, ne venons-nous pas de constater combien notre collaboration pouvait être bénéfique et efficace ? Qu'en pensez-vous ?

Bernard n'ose croire à ce retour de la chance. C'est encore sa modestie naturelle mise à rude épreuve qui lui souffle la réponse :

— J'aurai peut-être les connaissances requises mais pas les diplômes nécessaires pour exercer. Que faire sans parchemins ?

— Objection sans valeur. Il ne sera pas trop tard pour mettre cette dernière touche à votre instruction. Je vous accorderai le temps voulu.

Je peux me tromper mais notre similitude de vues me semble aller bien au-delà du domaine professionnel. Je n'aime pas les vaniteux sans scrupules ni complexes qui bâtissent des châteaux en Espagne; encore moins les défaitistes qui partent pour la vie vaincus d'avance. Jusqu'à présent, je me croyais très difficile et ne pensais pas rencontrer un jour l'homme équilibré qui me paraissait un idéal utopique. Or vous êtes précisément ce type et le hasard vous met sur mon chemin. Il faut en profiter.

Ma proposition est concrète. N'y voyez pas le résultat d'un caprice passager ou d'une lubie et répondez-moi en conséquence.

— Votre évidente sincérité me touche plus encore que votre offre, si avantageuse soit-elle. Nous pouvons essayer.

— Bravo pour ce commentaire auquel je suis très sensible. Aussi ajouterai-je que, durant vos permissions, si vous craignez la solitude dans votre maison vide, la mienne vous sera toujours grande ouverte, de jour comme de nuit.

Si vous voulez bien me faire entièrement confiance, j'essaierai encore de vous remplacer au chevet de votre maman, pour autant qu'un fils soit remplaçable dans un cœur maternel.

— Remplaçable, non certes, mais dédoublable oui. Et je crois bien que ma pauvre mère aura deux fils pour l'aider à supporter son mal. Un sacré réconfort ! Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

Daniel lui a pris la main en tremblant :

— Voyons Bernard, est-il question de dettes entre deux amis réglés au même diapason ?

Les événements se sont déroulés comme prévu. Le cabinet a pris rapidement son essor puis une grande extension. Il faudrait engager du personnel.

Daniel et Bernard envisagent cette éventualité. Ce dernier propose un peu ironiquement :

— J'ai appris que Mme Berthe allait fermer sa boutique. Nous pourrions peut-être lui trouver un emploi.

Daniel, qui n'apprécie pas, a froncé les sourcils.

— Deviendrais-tu vindicatif, Bernard ? Si je savais que le bonheur et la réussite te rendent cruel, je préférerais faire marche arrière en abandonnant une partie de la clien-

tèle. Cette femme ne t'a jamais nui. Pourquoi vouloir l'abaisser ?

— Tu es dans l'erreur. J'ai seulement pensé qu'elle aussi aurait bien eu le droit de quitter sa cave pour une place au soleil... Et puis, cela nous rajeunirait.

— Mais nous n'avons pas vieilli puisque nos cœurs n'ont pas changé. Le temps passe, irréversible. L'important est qu'il ne nous griffe pas en poursuivant sa course éperdue.

— Oui, tu as raison. Il faut embaucher du personnel afin de trouver le temps d'écrire notre journal philosophique.

— Bernard, tu es cynique. Heureusement pour moi, je connais comme ma poche les profondeurs de ton âme glaciale. Sous la croûte gelée coule un courant chaud !

— Tais-toi et trinquons à notre succès, veux-tu ? Laissons les grands mots aux geais parés de plumes de paon. La réalité nous suffit.

ROGER FOUCHER.

LES AMÉRICAINS

Nous publierons dans notre numéro de Janvier 1969, un chapitre inédit du dernier roman de Roger PEYREFITTE :

LA VISITE DE L'INSTITUT KINSEY,

à l'Université d'Indiana,

centre universel d'études et de recherches sexologiques.

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

L'AUTRE PERSONNE

de LUCIE FAURE.

Où Mme Lucie Faure veut-elle en venir avec *L'Autre Personne* ? (1). Son dessein n'apparaît pas très clairement au long de ce roman par trop invertébré.

Dire comme on le prétend en présentant le livre, que l'auteur « aborde un sujet rarement traité », la psychanalyse est un peu sommaire....

Ce n'est pas parce qu'un des personnages, Lamblain, professe cette discipline et que tels ou tels autres sont ses clients, que la psychanalyse fait ici l'objet d'un examen autre que superficiel.

Un observateur malicieux pourrait même soutenir que l'on en voit surtout les insuffisances.

Au moins dans deux cas, Lucie Faure montre que le patient, purgé de ses phantasmes, se trouve devant un vide, un néant.

Que ce soit pour Rémi Estève, un banquier divorcé et fort solitaire, victime d'une fixation au fantôme d'une mère qu'il n'a pas connue, ou pour Geneviève, classiquement éprise de son psychanalyste et désemparée à la mort de celui-ci, l'intervention de Lamblain est inefficace, voire dans le cas de Rémi, imprudente. Quant à Elisabeth, l'épouse du psychanalyste, quelque peu infidèle et victime d'une famille louche, elle ne prend qu'assez tardivement, dans le roman, une place importante.

C'est à son propos que l'auteur emploie les mots qui ont donné leur titre au livre. « Elle eût pu, écrit-elle, après la mort de son mari, parler d'elle à la troisième personne. » « A quoi eût correspondu un « je » puisqu'elle était une autre ?... une autre personne. »

Lucie Faure aurait-elle redécouvert, après quel illustre devancier, que « Je est un autre » et serait-ce ce qu'elle voudrait nous donner à entendre ? c'est peu vraisemblable.

Evidemment large place est faite à la célèbre triade : l'argent, l'amour, la mort, mais Lucie Faure ne s'écarte guère des motivations

(1) Editions Julliard. 382 p. Prix : 20,70 F.

traditionnelles. En deux endroits sont dépeints des sentiments arcaïques.

Une brève et artificielle liaison rapproche Geneviève de Nadia, l'ancienne maîtresse de son mari.

Singulière revanche, d'autant que par cet étrange moyen Geneviève se flatte de connaître les secrets des ébats de Noël, son ex-mari et de Nadia.

Belle naïveté sous la plume d'un auteur qu'on eût pu croire plus averti ! Comme si le changement de partenaire ne modifiait pas tous les termes de l'équation amoureuse.

Toujours est-il que Geneviève, de curieuse, devient captive, rate un suicide... et cherche refuge dans la psychanalyse.

Ses sentiments sont résumés en quelques phrases : « Elle était dominée par des liens physiques qu'elle qualifiait d'ignobles et contre lesquels tout son être se révoltait. Elle haïssait Nadia de toutes ses forces... mais elle ne pouvait renoncer à ce plaisir si nouveau. Elle méprisait cette femme... mais ce mépris plaisait à Geneviève par l'assurance qu'il lui donnait. Elle demeurait attachée comme un homme à une fille qui satisfaisait ses sens. Les sentiments de la fille qui s'en souciait ? » Aussi rompt-elle soudainement. Geneviève mettra longtemps à surmonter cette frustration : voilà ce qu'il en coûte de boudier ses plaisirs.

Quant à Jacques Bernier, autre silhouette fugace de ce livre, c'est l'homosexuel qui ne s'accepte pas, se réfugie dans une continence desséchante après l'échec d'un mariage de... déraison.

Rien de très original on le voit, même pas quand il cherche à se faire psychanalyser par Lamblain, un de ses meilleurs amis, ce qui est, à n'en pas douter, contraire à toutes les règles.

La mort de Lamblain le laisse lui aussi très solitaire et comme abandonné. De surcroît l'auteur ne se montre pas très tendre pour son personnage, tantôt présenté comme un fantôme par René son employeur, tantôt comme un être prématurément vieilli et désespérément vacant.

Assurément Lucie Faure connaît bien les types bourgeois qu'elle peint. Au long d'une intrigue volontairement ou involontairement fluente, mille prétextes sont offerts pour discourir sur le couple, le mariage, l'amour, la solitude, etc...

Regrettons que ses héros sombrent dans la grisaille et ne retiennent guère, mais s'ils étaient autres relèveraient-ils de la psychanalyse ?

SINCLAIR.

L'ŒUVRE AU NOIR

de MARGUERITE YOURCENAR.

Les amateurs de Marguerite Yourcenar attendent la parution de chacun de ses livres avec impatience; ils n'ont pas été déçus! car elle vient encore d'écrire quelque chose de remarquable, *L'Œuvre au Noir* (1).

Certes ce livre est de lecture assez difficile, bien que son style soit admirablement limpide. Mais c'est un concentré d'intelligence austère et l'auteur a réussi, comme pour les célèbres *Mémoires d'Hadrien*, à faire revivre du dedans, et en profondeur, l'époque qu'elle décrit, c'est-à-dire le début du XVI^e siècle. Elle a choisi cette fois de raconter la vie d'un curieux personnage, Zénon, médecin, alchimiste, philosophe. Nous le suivons depuis sa naissance illégitime à Bruges, jusqu'à sa mort dramatique en prison, et à travers ses voyages dans une Europe troublée et dans le Proche Orient. Nous le suivons également dans ses expériences du corps et de l'esprit, ses angoisses, ses doutes philosophiques et religieux. On peut retrouver en Zénon divers personnages ayant vécu à cette époque, le philosophe Campanella, le chimiste Paracelse, Léonard de Vinci dans les recherches de ses cahiers, Michel Servet, préoccupé, comme Zénon, de recherches sur la circulation du sang.

Mais le personnage de Zénon a une unité, une consistance, car il est fait de chair autant que d'esprit. Marguerite Yourcenar nous le montre, par petites touches discrètes, en tant qu'homophile, inséré dans son époque hostile à ce genre de sentiments.

Elle nous précise que Zénon était « porté de préférence vers les passions qui s'éloignent le plus de ce qu'éprouvent ou de ce qu'avouent la plupart des hommes, celles qui obligent au secret, souvent, au mensonge, parfois au défi ».

Parlant de son jeune page caucasien, Zénon dit : « Je goûte par-dessus tout ce plaisir un peu plus secret qu'un autre, ce corps semblable au mien qui reflète mon délice..., cette accointance qui ne se justifie point hypocritement par la perpétuation de la société humaine, mais qui naît d'un désir et passe avec lui. »

Mais Zénon ne peut trouver le jeune disciple qu'il voudrait former, et finit par renoncer à ces plaisirs dangereux, puisqu'ils mènent au bûcher. Cependant il sera condamné à être brûlé vif, car la société de cette époque (comme celle de toute époque, du reste) ne peut lui

(1) N.R.F. 338 p. Prix : 20 F.

pardonner sa liberté d'esprit, son goût de la vérité, sa lucidité et son athéisme à peine dissimulé...

Le titre de l'ouvrage *L'Œuvre au Noir* est tiré d'une vieille formule alchimique désignant la phase de séparation et de dissolution de la substance.

Cette expression peut s'entendre aussi bien sur le plan de la matière que sur le plan symbolique, signifiant alors les épreuves de l'esprit se libérant des routines et des préjugés.

L'Œuvre au Noir, c'est donc aussi celle d'*Arcadie*

RENÉ SORAL.

LE DÉSERT

de JEAN DAVRAY (1).

Jean Davray a publié, il y a une dizaine d'années, un roman, en quatre volumes, intitulé : *Le bruit de la Vie*, chronique solide et humaine de la jeunesse d'avant la dernière guerre... L'incidence homophile y était sensible, et présentée avec compréhension.

Le nouveau roman de Jean Davray, *Le Désert*, est d'un genre différent; moins classique dans sa conception il ne comprend pas de personnage homophile à proprement parler. Mais il y est question presque constamment de l'amour des garçons et de la beauté des adolescents, d'autant que l'action se situe en Grèce et à Istantoul, dans une ambiance que l'auteur a voulu un peu étrange et mystérieuse, presque policière par moment. Le reproche que l'on peut du reste faire à ce volumineux ouvrage de plus de six cents pages, c'est un certain manque d'unité dans le genre, il oscille entre le roman — en fait plusieurs romans qui s'enchevêtrent entre le réalisme psychologique et le fantastique — et il débouche sur l'essai philosophique et religieux.

C'est que l'auteur a trop de choses à exprimer, il s'intéresse à trop de problèmes. A travers ses personnages, dont il sait rendre la complexité psychologique, c'est le bilan de ses propres expériences qu'il semble vouloir faire.

Nous suivons ainsi l'écrivain Blancard, qui a abandonné sa femme et cherche à donner un sens à sa vie, et l'Israélite Jacques Weil qui,

(1) Editions Fayard. 612 p. Prix : 25 F.

lui aussi, traverse un long désert brûlant pour chercher la réponse à ses questions sur le plan mystique. Il y a également un jeune et séduisant Américain, Steve, qui cherche sa voie dans ce désert.

La partie la plus franchement homophile de ce livre est un roman que Blancard écrit durant son séjour à Athènes, et qui est intégralement reproduit. Il raconte la vie d'un jeune Athénien du temps de Périclès, dans le contexte essentiellement pédérastique de cette époque, décrit avec la plus grande précision. Ce jeune homme, remarquablement beau et intelligent, refuse de s'intégrer dans la société, d'en accepter les règles et les compromissions. Il refuse également les amants qui le recherchent, mais préfère un simple berger qu'il va rejoindre sur les pentes du mont Lycabette. Bientôt il choisit le renoncement à toute joie terrestre et part dans le désert se faire ermite.

D'autres beaux et troublants garçons traversent ce livre, qu'ils soient Grecs, Turcs ou Américains : la beauté masculine, ainsi que la beauté en général, obsède Jean Davray. Mais il sait que la beauté ne peut être une fin en soi, qu'elle risque d'être un piège, comme le dit Cocteau, et finalement il verse dans la mystique religieuse.

A ceux qui auront la patience de lire ce livre, je suis sûr que de grandes joies intellectuelles seront réservées car l'intelligence de l'auteur transparaît partout dans son œuvre. Mais je regrette qu'il ne sache pas être plus concis et surtout qu'il ne se décide pas à écrire un véritable roman homophile; ce pourrait être un chef-d'œuvre.

RENÉ SORAL.

L'HOMME ET L'ENFANT (1)

d'ARTHUR ADAMOV.

C'est devenu aujourd'hui un lieu commun d'affirmer que tous les hommes — ou presque — ont éprouvé, à un moment ou à un autre de leur vie, surtout dans leur adolescence, un certain attrait, d'ordre érotique, pour les garçons. Et l'on sait que, d'après la théorie psychanalytique traditionnelle, issue de Freud, et si contestable et contestée que ce soit maintenant, il est convenu que l'existence érotique

(1) Gallimard. 254 pages. Prix : 14 F.

des hommes, en particulier, passe par une phase homosexuelle. Pourtant, rares sont ceux, même parmi les écrivains, qui osent évoquer un souvenir homophile, remontât-il aux plus lointaines années de collège.

Avec *L'Homme et l'Enfant*, recueil de souvenirs-flashes, prolongé par le journal d'une désintoxication, Arthur Adamov — un des trois grands de « l'anti-théâtre » des années 50 — nous livre certains épisodes de jeunesse, à son arrivée en Allemagne, dans les années 20. D'origine russe, Adamov, fils d'émigrés, dont les parents étaient propriétaires « d'une bonne partie des pétroles de la Caspienne », avait suivi les siens, après la Révolution soviétique. Quand il entre au lycée de Mayence, il est âgé de quatorze ans. C'est à cette époque qu'il fait la découverte de l'homosexualité, d'abord à l'extérieur de l'école, ensuite dans la classe même où il est inscrit.

A l'extérieur : « Les pédérastes qui « font » la Wilhelm Strasse tournent autour du jeune garçon en culottes que je suis.

« Je ne couche pas avec les hommes. Je ne suis fasciné que par moi-même. Époque de narcissisme qui va se prolonger longtemps. »

L'avantage d'évocations aussi rapides, dans un style laconique comme celui-là, c'est évidemment d'oublier, le rétrécissement de la mémoire aidant, d'expliquer comment et pourquoi on a appris certaines choses ! Mais poursuivons. Au lycée, le jeune Arthur s'est lié d'amitié (non particulière) avec un certain Victor A..., camarade bien timide, à en juger d'après les services qu'il lui demande : par exemple, il charge Arthur d'épier le « fils (d'un) militaire français dont il s'est épris ». Il semble bien que la complaisance du jeune Adamov lui fait consentir à cette mission d'espionnage sentimental. Deux ans plus tard, Arthur âgé de seize ans (moment... dangereux !), semble bien avoir joué un rôle similaire, au bénéfice toujours de Victor, devenu cette fois aussi « fétichiste » qu'il est resté timide. En effet, il prie son camarade de... voler le crayon d'un jeune garçon, autre inconnu dont il rêve à présent : « quant à moi, ajoute l'auteur, c'est un autre garçon qui me plaît, que j'ai vu un jeudi rouler sur le gazon du parc, les yeux à demi fermés, riant ». Et, nostalgique : « il a couché avec toute la classe, excepté moi ». Ce qui s'appelle, à mon humble avis, rater le coche !

Qu'on ne se fasse pas des illusions : ce qu'Adamov rapporte d'épisodes homophiles se réduit à deux pages; rien de plus, rien de moins. C'est peu et c'est beaucoup, dans la mesure où, si peu porté qu'il deviendra sur les garçons, il nous en parle avec sympathie, sans répugnance, comme d'un souvenir agréable, un peu à la manière d'un Julien Green (voir plus haut). Ces souvenirs seraient incomplets cependant, n'était-ce la relation d'un épisode de lycée, qui nous apprend l'existence d'un partage des élèves en deux camps : d'un côté « les homo »; de l'autre « les hétéro ». Mais s'il faut en croire Hegel, quand il y a contradiction ou antagonisme entre deux termes, le temps aidant, comme l'affirmation a produit sa négation, celle-ci nie à son tour ce qui déjà a été nié, au bénéfice d'une synthèse qui

conserve, tout en les dépassants, les deux termes précédents. Au lycée de Mayence, une troisième tendance surgit, qui semble devoir dépasser l'opposition primitive, selon le processus dialectique : celle des bi-sexuels. Malheureusement, alliés pour une fois, les « hétéro » et les « homo » feront cause commune contre les « bi » : pas de synthèse possible entre les deux groupes ! (il semble d'ailleurs qu'Adamov, devenu marxiste aujourd'hui, n'ait guère manifesté de sympathie à l'égard de ce troisième groupe, dont le chef serait devenu adulte, un soutien à je ne sais plus quel régime... fasciste !).

Outre les passages consacrés à l'homosexualité, on trouvera ici des pages de confession sur certaines expériences de « dérèglement systématique de tous les sens » (Rimbaud) que l'homme tourmenté qu'est Adamov a faites jusqu'à frôler certains précipices, dont c'est miracle qu'il n'y soit pas tombé. Rongé par un certain mysticisme, qu'il semble avoir refoulé aujourd'hui (et bien plus qu'il ne s'en est libéré, en dépit de ses professions de foi athéistes), Adamov a connu l'obsession sexuelle, la drogue aussi et surtout l'alcool jusqu'à ce qu'un engagement politique et surtout l'amour d'une femme admirable l'aient peu à peu aidé à vaincre ces démons. Cela n'a pas été sans douleur, comme en témoigne le journal de sa désintoxication — laquelle a bien manqué d'ailleurs de lui être fatale.

Eût-il été plus heureux, s'il avait connu les garçons au lieu des femmes ? C'est ce que certains Arcadiens, peut-être, se demanderont et leur réponse sera affirmative. Pour ma part, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que nous avons affaire à un beau livre désespéré, comparable à ce « Je ne suis pas mort » (2) qu'André de Richaud, relégué dans un hospice de vieillards après avoir lui aussi subi une cure de désintoxication, écrivait-il y a déjà quelques années : ouvrages tous les deux faits d'une souffrance qui monte du profond de la vie, et d'ou pourtant ce qui se dégage, en définitive, d'essentiel, c'est la fraîcheur, la pureté recouvrées, au-delà des misères de la vie.

Peut-être, en ce qui nous concerne, n'est-ce même pas l'épisode homosexuel, relaté dans ce livre, qui correspond le plus à notre expérience d'homophiles, mais bien plutôt, sous des formes spécifiques (obsession hétérosexuelle, alcoolisme), une certaine expérience-limite, vécue dans la fascination horrifiée, par un homme incapable de résister à ses penchants — du moins, tant qu'il se sentit vraiment abandonné de tous — qui s'apparente le plus aux nôtres.

Il n'en reste pas moins qu'Adamov, adolescent, a connu la tentation homosexuelle, et il faut le féliciter d'avoir eu le courage de le dire, en toute objectivité.

ANDRÉ CLAIR.

(2) Robert Morel.

LE DÉTECTIVE (1)

La réhabilitation du policier a remplacé de nos jours celle de la prostituée chère à nos pères et grands-pères. Chaque époque a le héros qu'elle mérite.

De *Quai des Orfèvres* à *Syndicat du meurtre* les exemples ne manquent pas.

Ce qui est plus rare c'est que le thème majeur soit comme ici l'homosexualité, ses démons et merveilles.

Tout n'est pas parfait dans ce film et on peut certes trouver parfois oiseuses les complexités conjugales de Sinatra. L'accueil de la dispersion et du manque d'unité n'a pas été évité non plus, sans parler d'une narration hâtive et parfois confuse.

L'interprète principal a dû prendre un malin plaisir — lui qui ne passe pas pour un enfant de chœur — à incarner ce flic, fils de flic, saisi et dévoré par une profession qui lui colle à la peau.

Disons tout de suite que l'honnêteté ne paie pas et qu'à vouloir exercer avec probité un métier aussi ambigu, il arrive à un échec assez complet.

Le mérite de *Detective* c'est que sans abus d'apologétique, il nous montre tous les côtés sordides de la police : arrivisme, sadisme, concussion, compromissions, etc..., etc...

Presse et politique, ces deux harpies, ne laissent guère Sinatra en repos.

Nous ne sommes pas à la veille de voir réaliser chez nous des films aussi crus et regrettons-le !

Quant à l'enquête à rebondissements sur le meurtre d'un homosexuel qui ouvre, puis clôt de façon inattendue le film, ne comptez pas sur moi, chers Arcadiens, pour vous la déflorer.

Certes une place est faite à l'objectivité et Sinatra s'efforce de traiter nos malheureux frères américains avec humanité, mais il est bien le seul dans le film. C'est ainsi la première fois qu'est évoqué l'utilité d'une « couverture », le problème de la bisexualité, de la vocation tardive, de la non acceptation, l'inutilité des sanctions pénales dans les cas cliniques, etc...

Ceci dit l'anecdote n'est guère faite pour faire revenir le grand public sur ses partis pris.

(1) Film américain de Gordon Douglas.

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

Ouvert jusqu'à 2 h du matin

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

Ouvert à 19 h

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

N'oubliez pas de réserver vos tables
(Fermé le Lundi)

28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV^e

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91